

UN
LÉGER
DÉCALAGE
HORAIRE

VALÉRIE LE PLOUHINEC
et RACHEL MARTINEZ

Le roman jeunesse *Word Nerd*, écrit par la Canadienne Susin Nielsen et situé à Vancouver, a eu droit à deux éditions en français : *Moi Ambrose, roi du Scrabble* (Hélium) publiée en 2012 à l'intention du marché européen et traduite par Valérie Le Plouhinec, et l'autre de Rachel Martinez, parue l'année suivante au Québec : *Les Maux d'Ambroise Bukowski* (la courte échelle). L'occasion, pour les deux traductrices membres de l'ATLF, d'engager un dialogue convivial, par courrier électronique, entre Montréal et Paris. Extraits :

Valérie Le Plouhinec : Bonjour Rachel. En me promenant sur le Net, j'ai eu la surprise de voir que tu avais traduit le même roman que moi, de ton côté de l'Atlantique ! Je n'étais pas du tout au courant, mais en effet, cela semble très judicieux : comme le récit se déroule au Canada et qu'il se caractérise par une grande part d'oralité, cela coule de source.

Rachel Martinez : Bonjour Valérie. Oui, moi, j'étais au courant ! Ton bouquin s'est d'ailleurs retrouvé par erreur dans certaines librairies d'ici. Mais j'ai résisté à la tentation très vive de consulter ta version (que possédait mon éditrice) quand j'avais des doutes et des pannes d'inspiration. Je suis bien curieuse de voir ce que tu as fait.

VLP : Moi aussi ! Mais n'est-ce pas frustrant, pour toi, qu'il existe une version française ?

RM : Non, en fait, il est très libérateur pour nous, traducteurs canadiens, de réaliser une version réservée au marché nord-américain : nous n'avons pas à anticiper constamment les éventuelles réserves d'un éditeur, à nous censurer. Nous n'avons pas à essayer, en vain, de nous mettre à la place des lecteurs européens et à nous demander : « Vont-ils comprendre si je dis ceci ? Cette expression est-elle un

anglicisme, un régionalisme impénétrable ? Croiront-ils que je suis incompetente ? »

(Entre-temps, chacune envoie à l'autre son exemplaire par la poste.)

RM : En lisant *Ambrose*, j'ai eu une sensation de déjà-vu, un pincement de jalousie à la lecture de tes trouvailles et tournures plus heureuses, un sourire en voyant certaines phrases pratiquement identiques. J'y ai vu de la magie !

VLP : Moi tout pareil. C'est une impression très étrange... En même temps, dès le feuilletage, je trouve des différences fascinantes. Exemple :

**Un couvre-lit *Toy Story* orné d'images de *Buzz l'Éclair* chez moi,
Un couvre-lit d'*Histoire de jouets* orné d'images de *Buzz Lightyear*
chez toi.**

C'est à en perdre son latin, son français et son anglais !

RM : Amusant, en effet ! Pour ce passage (comme pour beaucoup d'autres), je me suis fiée à la terminologie adoptée dans la version du film diffusée au Québec...

VLP : C'est ce que j'ai fait aussi, mais les choix terminologiques entre le français et l'anglais sont exactement inversés. En revanche, nous avons toutes les deux mis « couvre-lit » – quand on voit les différences entre nos deux textes, cela tient presque du miracle ! Je vois aussi que tu as francisé le prénom du héros : est-ce une pratique systématique ou un choix subjectif ?

RM : *What's in a name* ? Pour ce qui est de la francisation ou non des noms des héros, il n'y a pas de règle. J'ai eu l'impression qu'en baptisant mon héros Ambroise, je pourrais faire de meilleurs jeux de mots, mais je vois que tu t'en es fort bien tirée en déformant plutôt la dernière syllabe de son nom (j'adore Am-bryon !).

Quant aux titres, mes éditeurs me demandent toujours des propositions et ce sont généralement les responsables des ventes et du marketing qui ont le dernier mot. Avoue que c'est une tâche souvent ingrate ! *Les maux d'Ambroise Bukowski* figurait dans ma liste de suggestions. Et toi, quels titres avais-tu soumis ? Je me permets parfois de faire des propositions pour la couverture. En effet, ne crois-tu pas comme moi que les auteurs et leurs traducteurs sont, dans la chaîne de production, ceux qui connaissent le mieux le texte ?

VLP : Pour ma part, je n'avais pas fait beaucoup de propositions – je crois qu'il y avait quelque chose dans le goût de *Ma mère, les autres, le Scrabble et moi*, mais je n'étais pas très convaincue. Il est vrai que le traducteur est celui qui connaît le mieux le texte, mais je trouve aussi que les éditeurs apportent un autre regard – après tout, c'est l'éditeur qui a acheté l'ouvrage, avec une idée en tête de ce qu'il voulait faire. Sauf contresens total, je ne me bats pas trop là-dessus. Les graphistes qui font les couvertures ont souvent des idées qui m'émerveillent et que je n'aurais jamais eues. On remarque en tout cas que nos graphistes respectifs ont tous deux reproduit le bonnet – pardon, la tuque ! – à pompon de notre jeune héros.

RM : J'aimerais que tu me parles de ta méthode (s'il y en a une) pour rendre l'oralité des dialogues. Ici comme chez vous, j'imagine, les éditeurs de littérature jeunesse ont des exigences particulières pour ce qui est du niveau de langue. Je dois constamment (comme toi probablement) reproduire l'oralité du texte d'origine et jauger si ma traduction reflète bien le ton du texte de départ sans verser dans la vulgarité, ce qui est particulièrement difficile dans le cas des jurons. Aussi, quelles sont les règles de ton éditeur concernant le langage vulgaire (jurons et sacres) ?

VLP : Je n'ai pas de méthode gravée dans le marbre : comme toujours en traduction, cela tient davantage du tâtonnement et de la recherche d'un équilibre. Il est vrai que l'anglais est souvent assez cru. J'essaie d'éviter la vulgarité – ce qui n'empêche pas quelques gros mots de temps en temps – et de puiser dans la richesse de l'argot « non grossier » français : nous devons bien avoir dix mots différents pour dire « pantalon » ! Vis-à-vis de l'éditeur, j'ai tendance à essayer des choses, des tournures très orales, quitte à laisser l'éditeur me censurer ensuite si ça ne « passe pas » chez lui, la tolérance étant variable d'une maison à l'autre. Je dois dire que de ce point de vue-là, Hélium m'a fichu une paix royale. Parfois, je me sens un peu marchand de tapis : je propose « dégueuler », on me suggère « rendre », on envisage « vomir », je rappelle que l'auteur a écrit *barf* et non *throw up*, et on se met finalement d'accord sur « dégobiller »...

Les sacres, ce sont les blasphèmes ? La question ne se pose pas vraiment en France – on a bien quelques « Bon Dieu » ou « nom de Dieu », qui passent bien, mais à part ça, notre vocabulaire sur le sujet est bien moins riche que le vôtre !

RM : Nos « sacres » (jurons tirés de mots religieux) étaient proscrits quand j'étais jeune, mais sont de plus en plus répandus. Toutefois, ils restent de très mauvais goût et je me refuse à les mettre dans la bouche de la mère de notre héros.

VLP : Note que nous sommes toutes deux tombées exactement sur le même mot d'argot avec « tapette » ! Abordons maintenant l'inévitable sujet des anglicismes : les miens feraient sûrement bondir tout Québécois qui se respecte, et pourtant... La question semble bien compliquée – au point qu'elle semble parfois échapper à toute logique. Je remarque que, bien sûr, tu n'emploies pas « week-end » ou « shopping », ce qui n'étonnera personne. Un « soap » chez moi est un « roman-savon » chez toi... En revanche, je vois dès les premières pages un « soccer » qui nous envoie tout de suite en Amérique du Nord (tu me diras avec raison que « foot » n'est guère plus français !) et un « lunch » (le casse-croûte que notre héros emporte au collège) qui revient souvent – et qui correspond à une réalité inexistante en France, puisque les petits Français déjeunent tous les jours à la cantine. Je me suis donc contentée de mettre « sandwich »... encore un mot anglais, au fond. En revanche, je note le savoureux « beurre de pinottes » (qui vient de *peanuts*, je suppose), belle appropriation d'un mot anglais !

RM : Aaah, les anglicismes ! Le premier sujet dont on rebat les oreilles des jeunes étudiants en traduction au Canada. Tout Québécois qui cherche à soigner son langage les fuit comme la peste et accepte les néologismes proposés, pourvu qu'ils ne soient pas ridicules. (Un jour, peut-être, je te parlerai de la saga du *gaminet*...).

VLP : On le comprend bien, mais il y a des cas où l'adaptation est nécessaire d'un pays à l'autre. Par exemple, « souliers » pour des chaussures de sport type baskets (pardon !) ne passerait pas du tout en France : ici, ce sont plutôt les vieux messieurs qui portent des souliers, et bien cirés.

Au-delà de la question des anglicismes, ton texte, à mes yeux parisiano-bretons apparaît émaillé de toutes sortes d'expressions locales que je trouve absolument délicieuses, et que j'apprécierais beaucoup de trouver dans un roman canadien, car on se sent tout de suite transporté dans les paysages de là-bas, chez vous. On entend l'accent, et c'est très agréable ! En revanche, je suppose que pour de très jeunes lecteurs cela peut gêner la lecture car certains mots et

expressions sont vraiment inconnus chez nous. « Maudits morons épais » (j'adore !), « bobettes » (pour slip, culotte, caleçon), ou encore « Enlève ta tuque, tu as l'air nono » (« Retire ton bonnet, t'as l'air d'un débile »)... Et ce titre de chapitre : « Gnochon » ! (Que j'ai traduit, pour ma part, par « Imbécile ».)

RM : Je me plais beaucoup à utiliser des expressions locales lorsqu'elles sont justifiées, ce qui arrive souvent en littérature jeunesse. On joue un peu avec la réalité, mais si mon héros était un Vancouvérois francophone, il les utiliserait probablement. Pour ta gouverne, « bobettes » figure dorénavant dans le *Petit Robert* ! C'est une grande fierté pour nous (et j'exagère à peine) ! Il va sans dire que si ma traduction était destinée également aux Européens, j'y serais allée plus mollo avec les expressions couleur locale.

VLP : Il est vrai que certaines sont franchement incompréhensibles pour nous ! Exemple : « Ils m'avaient botté le ballon à la tête à répétition jusqu'à ce que j'aie un mal de bloc. » (Dans ma version, cela donne : « Ils m'avaient envoyé le ballon dans la tête, encore et encore, jusqu'à ce que j'aie le crâne en compote. ») Plus subtil, il y a aussi cette phrase que prononce le principal du collègue : « Ils savent qu'ils seront suspendus. » Elle prêterait ici à confusion, car on les imagine suspendus par les pieds ou par la peau du cou ! Un chef d'établissement dirait chez nous « exclus » ou « renvoyés » – je crois d'ailleurs déceler une influence de l'anglais dans ce « suspendus ».

RM : Tu t'étonnes pour « suspendus », pourtant cet usage est courant chez nous et figure dans *Antidote*¹. Nous devons être doublement prudents au Québec puisque nous utilisons beaucoup d'anglicismes syntaxiques plus insidieux, plus difficiles à déceler.

VLP : Cette acception existe en France, mais elle est ambiguë.

RM : Je note aussi des différences inévitables dans l'adaptation des références culturelles. Tu as dû tiquer en lisant « Village des valeurs », mais ces friperies existent bel et bien chez nous ! Il y a aussi la question des repas : ici, comme tu le sais probablement, les trois repas de la journée portent les noms de déjeuner, dîner et souper. Sachant que ma traduction ne circulerait pas outre-Atlantique, j'ai pu

¹ Logiciel de correction orthographique et syntaxique – dont les réglages sont d'ailleurs différents pour la France et pour le Québec.

les utiliser librement. En général, pour les autres ouvrages qui « risquent » d'être lus en Europe, je cherche le plus possible à éviter la confusion entre nos déjeuner et dîner et les vôtres en utilisant d'autres formulations.

VLP : J'ai été obligée d'adapter plus que toi les références culturelles. Par exemple, la marque « La-Z-Boy » est inconnue ici, j'ai donc parlé de fauteuil relax. Et j'ai adapté le titre de l'émission de télé *The Amazing Race*, j'ai mis *Pékin express* que tout le monde connaît. Dans un roman pour adultes, j'adapte beaucoup moins, mais j'avais à cœur dans ce livre-ci de ne pas trop dépayser les jeunes lecteurs, de faciliter une lecture fluide pour eux.

Détail amusant : j'ai fait un petit ajout dès le premier paragraphe pour situer le roman à Vancouver ; en revanche, un des personnages parle à un moment de Venise et tu as précisé « Italie », précision que je n'ai pas gardée car de ce côté-ci de l'Atlantique c'est évident – on ne préciserait que s'il s'agissait d'une autre Venise ailleurs dans le monde.

Et je constate aussi avec joie que nous avons eu la même idée pour remplacer les Three Stooges (les trois brutes du collège), que nous avons transformés en Nif-Nif, Naf-Naf et Nouf-Nouf – même si je suis un peu jalouse que tu sois allée plus loin que moi en les appelant « les trois gros cochons » alors que je suis restée sur « les trois petits cochons » !

Il y avait beaucoup de jeux de mots à traduire dans ce texte, ainsi que d'épineux problèmes de Scrabble – des descriptions entières de coups joués, qu'il a fallu adapter, en retombant sur le bon compte de points... un sacré casse-tête, soit dit en passant. Nous avons trouvé chacune nos solutions – et parfois la même, comme pour le chien qui est un croisement de labrador et de caniche : « labraniche » tombait sous le sens –, mais je ne suis pas convaincue que les variantes tiennent à notre décalage géographique. Cela dépend aussi de l'inspiration de chacune...

D'ailleurs, je constate, après avoir stabiloté (hum, tu n'emploierais sans doute pas ce terme-là) toutes les différences vraiment flagrantes entre nos deux textes, qu'il n'y en a pas tant que ça sur l'ensemble du roman. Je veux dire par là que ta traduction, moyennant quelques adaptations, aurait à mon avis très bien pu être diffusée en France, et qu'elle aurait eu une petite saveur « de là-bas » en plus. C'est un peu masochiste de ma part de dire cela, car j'adore traduire Susin Nielsen !

Mais je trouve cela rassurant, aussi, car... nous sommes tout de même censées parler la même langue, n'est-ce pas ?

J'en profite en tout cas pour te féliciter d'avoir vu ton texte figurer parmi les cinq finalistes du Prix littéraire du Gouverneur général du Canada.

RM : Je m'en réjouis d'autant plus que depuis la création de la catégorie « Traduction » en 1987, cette distinction a très rarement été accordée à une version française de roman jeunesse. Ce genre aura peut-être un jour la reconnaissance qu'il mérite !

VLP : ... et je crois savoir que tu es en train de traduire le prochain volume du même auteur. Ma version est parue en septembre dernier... quand la tienne sera imprimée, échangeons nos exemplaires !

RM : Oh ! Je viens tout juste de remettre ma « dernière-dernière » version du manuscrit. Je ne lirai pas ta traduction avant la parution de la mienne pour résister à la tentation de te piquer tes bonnes idées !

Côte à côte 1 :

Version Québec

— Hé, Fendant-broise, c'est vrai que tu es allergique aux arachides ? m'a interrompu Troy.

— Ambroise, mon nom. Ouais, c'est vrai.

— C'est fou quand même. J'étudie ici depuis environ six ans et pendant six ans, j'ai mangé des sandwiches au beurre de pinottes le midi. Puis toi, tu arrives et tout à coup, notre école est déclarée « zone sans arachides ». [...]

— Regardez-moi ses souliers ! s'est exclamé Josh. [...]

Troy et Mike ont regardé mes pieds.

— Beurk, a dit Troy.

— Pas Beurk, Reebørk, ai-je expliqué. Comme Reebok, mais avec « œr » à la place du « o ».

Troy a hoché la tête :

— Tu es vraiment bizarre.

Il est très difficile de refuser quoi que ce soit aux Trois Gros Cochons. Je les appelais comme ça (mais toujours en silence parce que je tiens à la vie).

Version France

— Eh, Am-brouille, c'est vrai que tu es allergique aux cacahuètes ? m'a demandé Troy sans transition.

— Ambrose. Oui, c'est vrai.

— Ça fait... quoi ? six ans que je suis dans cette école, a-t-il poursuivi. Pendant six ans, j'ai mangé des sandwiches confiture-beurre de cacahuète tous les jours au déjeuner. Tu te pointes, et *bim* ! D'un coup, les cacahuètes sont interdites dans tout le bahut. [...]

— Matez un peu ses grolles, a lâché Josh. [...]

Troy et Mike ont regardé mes pieds.

— Ike ? a lu Troy.

— Ça se prononce « Aïke », comme Nike, mais sans le N.

Troy a hoché la tête.

— T'es vraiment grave, toi. [...]

Mais c'est très difficile de dire non aux Trois Petits Cochons. C'est ainsi que je les appelais (uniquement dans ma tête, jamais à voix haute : je ne suis pas suicidaire).

Côte à côte 2 (Scrabble) :

Version Québec

Nous avons commencé la partie. J'ai débuté avec le mot « GOUROU », ce qui n'était pas extraordinaire, parce que cinq des six lettres ne valent qu'un point, mais j'ai déposé le « G » (deux points) sur une case « lettre compte double » et, comme je jouais en premier, j'ai pu utiliser l'étoile du milieu pour doubler la valeur de mon mot.

— 18 points, ai-je annoncé en appuyant sur le bouton pour interrompre la minuterie.

Mohammed a presque immédiatement mis « KAN » devant mon mot pour former « KANGOUROU ». Son « K » se trouvait sur la case « mot compte triple ». Il a annoncé son score :

— 57 points.

Il a noté le pointage sur une feuille parce que c'est lui qui tenait le compte pour nous deux. J'ai formé le mot « GRAVE » à partir du « G »

de mon premier mot et grâce à une case « mot compte double », j'ai obtenu 18 points à nouveau.

Mon adversaire a joué « AXES » en accrochant un S à la fin de « KANGOUROU ». Il a donc obtenu des points pour les deux mots (incluant une lettre compte double pour son « X »), pour un total de 53 points.

Le jeu s'est poursuivi ainsi, d'humiliation en humiliation. J'ai contesté souvent des mots comme « YAM », « TAXON » et « EMIA ». Chaque fois, on se rendait à un ordinateur installé dans un coin pour en vérifier la validité avec le logiciel Valmots. Ils étaient tous acceptés.

— C'est stupide, personne ne les utilise.

Mohammed a haussé les épaules :

— S'ils figurent dans Valmots, ils sont autorisés.

Version France

Notre partie a démarré. Je jouais en premier et j'ai posé ARMER, ce qui n'était pas fameux, car toutes les lettres ne valent qu'un point, sauf le M, qui en vaut deux, mais j'ai casé le A sur un « lettre compte double » et, étant le premier, j'ai pu utiliser l'étoile du milieu pour doubler mon score.

— Quatorze points, ai-je dit en enfonçant le bouton de mon minuteur.

Presque immédiatement, Mohammed a posé DES devant mon ARMER pour former DESARMER. Le D était placé sur la case « mot compte triple ».

— Trente, a-t-il annoncé en notant son score, car il comptait les points pour nous deux.

J'ai posé ROUGE en récupérant le premier R de DESARMER, et grâce à un « mot compte double », j'ai récolté douze petits points.

Mohammed m'a alors assommé avec un AQUEUX dont le A s'ajoutait à DESARMER, récupérant ainsi les points des deux mots (y compris un Q et un X « lettre compte double »), pour un total de cinquante et un points.

Et la partie s'est poursuivie ainsi, d'une humiliation à la suivante. J'ai beaucoup contesté ses choix, sur des mots comme PSOQUE, ULLUCUS

ou TYPOTES. Chaque fois, nous sommes allés vérifier sur un ordinateur équipé de l'ODS, l'*Officiel du Scrabble*. Tous ses mots étaient acceptés.

— Mais c'est idiot, ai-je grommelé. Personne ne se sert jamais de ces mots.

Mohammed a haussé les épaules.

— Du moment que c'est dans l'ODS, ça compte.

Côte à côte 3 (Scrabble) :

Jeu (facile) : deviner quelle est la version française et la version canadienne.

Version 1 :

Le moment est venu de choisir nos jetons. Betsy a tiré un C, moi un M, elle a donc commencé. Elle ressemblait fort à une joueuse du dimanche, et je me suis légèrement décontracté, sachant que je démarrais par une partie facile.

Mais elle a posé d'entrée un assez beau INSCRIT comptant double, avec une « lettre compte double » et cinquante points de bonus pour avoir utilisé toutes ses lettres, et là, j'ai su que j'étais dans le pétrin.

— Soixante-dix, a-t-elle annoncé en tapant sur son minuteur, après quoi elle a lâché un rire sonore. Essaie de faire mieux, nabot.

D'accord. Rien à voir avec Mamie Ruth.

J'ai regardé mes jetons, et cette fois j'ai vraiment paniqué : ETOXDPLP. Je ne trouvais que des mots minables comme PORTE avec son R, ou PLOTS avec son S. Mon minuteur tournait, impitoyable. Je sentais bien qu'il devait y avoir autre chose à faire avec mon tirage, mais je ne voyais rien. En face, Betsy faisait cliqueter son dentier et émettait des bruits de gorge bizarres, et j'étais persuadé qu'elle le faisait exprès. [...]

La réponse était là, devant moi. Calmement, j'ai pris mon E et mon X et les ai placés devant son INSCRIT, avec le E sur la case « mot compte triple », pour créer EXINSCRIT.

— Soixante, ai-je dit en arrêtant mon minuteur.

Elle a eu un reniflement méprisant.

— Je conteste.

Nous nous sommes donc dirigés vers l'ordinateur le plus proche et elle y a tapé le mot. J'étais content de moi, car je savais qu'il était accepté, et j'avais raison. C'est un terme de géométrie qui a à voir avec les cercles et les triangles, mais ne m'en demandez pas plus.

Betsy a été obligée de passer son tour, et je peux vous dire qu'elle était vexée comme un pou. Elle a été tout aussi vexée lorsque, plus tard dans la partie, j'ai tiré le Q et joué QUITTE et QI d'un seul coup avec le Q sur une case « lettre compte double », ce qui fait qu'il comptait quatre fois. Tout comme elle a été vexée lorsque j'ai joué TAGALOG, qu'elle a contesté, perdant encore un tour. Cela dit, elle a aussi placé beaucoup de bons mots : deux nouveaux bonus avec OPOSSUMS et URETHANE, et un joli KIMONO doublé d'un KA et d'un IF car collé à un PIAF.

Mais c'est moi qui ai gagné. 348 à 322.

Betsy n'était pas contente. Je lui ai tendu la main par-dessus la table, mais elle ne l'a pas prise et a dit :

— Depuis quand laisse-t-on des petits Monsieur-je-sais-tout participer à ces tournois ?

Après quoi elle est partie comme une furie, aussi vite que le lui permettait son déambulateur, c'est-à-dire pas très vite.

Version 2 :

Comme elle a eu un « A », elle a commencé. Elle avait l'air d'une joueuse du dimanche, alors je me suis un peu détendu, croyant remporter une victoire facile dès ma première partie de la journée.

Son premier mot a été « ANTHERE » sur les cases « mot compte double » et « lettre compte double », et en plus, elle a obtenu une bonification de cinquante points pour avoir utilisé tous ses jetons. J'ai compris que mes problèmes commençaient.

— 72 points, a annoncé mon adversaire en arrêtant la minuterie.

Puis, elle a gloussé d'une voix forte en disant :

— Essaie de faire mieux que ça, Ti-cul !

Je m'étais trompé : elle ne ressemblait en rien à Nana Ruth.

Je me suis mis à paniquer en découvrant les caramels que j'avais pigés : « C, M, T, X, V, I, S ». Je ne trouvais que des mots insignifiants comme « MAT » accroché à son « A » ou « VIE » en utilisant un de ses

« E ». Le temps passait. Je savais que je pouvais former d'autres mots, mais je ne les voyais pas. Face à moi, Betsy faisait toutes sortes de bruits avec son dentier et sa gorge, et j'étais sûr que c'était une stratégie pour me déconcentrer. [...]

La réponse m'a sauté aux yeux. Calmement, j'ai déposé mon « C » avant « ANTHÈRE » et mon « S » au bout, sur une case « mot compte triple ».

J'ai lancé « 36 points » en appuyant sur le bouton de la minuterie.

— Je conteste, a-t-elle reniflé.

Nous nous sommes dirigés vers l'ordinateur le plus proche et elle a tape mon mot. J'étais plutôt fier parce que je savais qu'il était valable. « CANTHÈRE » est une sorte de poisson.

Betsy a donc perdu son tour et elle était vraiment frustrée. Elle s'est encore fâchée lorsque plus tard, j'ai déposé le « K » sur une case « lettre compte double » pour faire « KIT » et « KA » en une seule fois. Elle était furieuse quand elle a perdu un deuxième tour après avoir contesté mon « COMPLANT ». Elle a quand même trouvé de bons mots : « OPOSSUM », « URÉTHANE » et « POTACHE ».

J'ai gagné 348 contre 322.

Betsy n'était pas contente du tout. Je lui ai tendu la main, mais elle l'a ignorée et a dit :

— Depuis quand ils laissent des petits fins finauds participer à ces tournois ?

Puis elle est sortie en trombe, enfin, aussi vite que le lui permettait sa marchette.